

XYZ. La revue de la nouvelle



Trois petits chats

Marie-Pier Poulin

Numéro 139, automne 2019

Chats : on les adule, on les exècre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, M.-P. (2019). Trois petits chats. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (139), 54–57.

Trois petits chats

Marie-Pier Poulin

DEPUIS DEUX SEMAINES, ma fille est revenue vivre à la maison. Elle se remet d'une grave opération. Une masse au ventre qui aurait pu lui coûter la vie. À sa sortie de l'hôpital, ma femme tenait à ce qu'elle réemménage chez nous, dans sa chambre d'enfant. Elle se rétablit bien, mais elle a quand même besoin de soins.

Assis près de son lit, je la contemple. Appuyée contre ses oreillers, elle caresse notre vieille chatte Sally en souriant. *Comme quand j'étais petite*, me dit-elle, une touche d'enfance dans le regard. *Sally a toujours été là si j'étais malade*. Je m'apprête à lui rendre son sourire quand mon regard croise celui du chat. Comme une décharge électrique, un vieux souvenir refait surface et me jette dans un profond malaise.



C'était il y a longtemps. Je travaillais pour un organisme qui venait en aide aux sinistrés des tremblements de terre. C'était en Haïti, je crois. Ou dans un pays d'Asie. Ma mémoire me fait défaut. Mais je me souviens de la panique. De la souffrance des survivants qui attendaient qu'on retrouve leurs proches, prisonniers des décombres. Tout autour, les secours s'affairaient à déplacer les morceaux de béton, à sortir les rescapés des ruines.

Un matin, j'ai remarqué une femme d'une grande beauté. En retrait du vacarme et du va-et-vient des hommes, elle attendait, immobile et noble telle une statue de marbre. À la fin du jour, elle disparaissait sans un mot, le pas lent et le port princier. Le lendemain, dès l'aube, elle était de retour. Au même endroit. Avec la même dignité patiente dans le regard.

Après quelques jours, les cris sous la terre s'estompèrent, nous laissant peu d'espoir de retrouver des survivants. Les

oiseaux charognards envahirent le ciel, tournoyant au-dessus de nos têtes, formant de larges nuées sombres. Affamés, les chiens errants s'invitèrent à renifler les gravats, sans égard pour nos morts.

Puis il y eut ce chat, tout droit sorti des décombres.

Sous nos regards ébahis, l'animal s'était dirigé vers la femme en retrait, dont le visage s'était tout de suite illuminé. Elle l'avait pris dans ses bras et serré tout contre elle. Je me rappelle que ces retrouvailles m'avaient apaisé un court instant. Mais la situation me parut rapidement étrange. L'animal ne semblait pas avoir souffert de la faim. Il était sale, galeux, mais bien gras.

Le soir venu, plutôt que de ramener chez elle la bête retrouvée, la femme l'avait tout bonnement laissé repartir. Sans hésiter, avec une agilité hors du commun, le félin avait disparu à nouveau dans les entrailles de la Terre. À partir de ce moment, il faisait partie du décor. Il disparaissait dans les dédales de béton pour ressortir au grand jour quelques heures plus tard. Son manège recommençait du matin au soir sans qu'il semble s'épuiser. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une chatte, qui cherchait ses petits enfouis sous la terre. Je me souviens de m'être dit que nous étions tous semblables, finalement. Tous des animaux paniqués qui cherchions nos proches une fois nos repères disparus.

Grâce aux allées et venues du félin, nous avons découvert une cavité profonde qui avait abrité plusieurs victimes du séisme. Malheureusement, il était trop tard. Elles étaient déjà mortes. Mais la situation était sordide, presque irréelle. La majorité des corps avaient été éprouvés par les blessures et la déshydratation. Tous avaient été grugés, comme si un animal les avait dévorés. Je me souviens avoir retenu un haut-le-cœur.

Quand les corps ont été sortis au grand jour, j'ai entendu un cri que je n'oublierai jamais. La femme qui, jusque-là, avait montré une retenue et un calme exceptionnels avait reconnu les siens au nombre des victimes. Avec une force surprenante, elle avait réussi à bousculer tous les travailleurs

pour se jeter sur son mari et ses deux enfants dont les jambes et les bras avaient été mangés. J'ai dû moi-même intervenir pour la retenir. Penchée sur les restes de sa famille, elle criait des mots que je ne comprenais pas. Son visage ruisselait de larmes fiévreuses. Elle s'est débattue longtemps dans mes bras avant que je réussisse à la pacifier. Une fois son souffle apaisé, j'ai pu prendre conscience de ce qui nous entourait. C'est à ce moment que je l'ai vu. Le chat. Il était posté sur un bloc de béton, surplombant la scène de ses yeux malicieux. J'ai même cru le voir se lécher les moustaches. Mon sang s'est alors glacé. Figé par ma découverte, je ne me suis pas rendu compte que la femme que je tenais toujours fermement dans mes bras venait de comprendre la même chose que moi. Ce chat avait bel et bien mangé son mari et ses deux enfants. Relâchant mon étreinte, je lui ai permis de se détacher de moi pour rejoindre l'animal. J'ai cru un moment qu'elle se jetterait sur lui pour l'égorger. Mais non. Elle s'est accroupie lentement devant lui pour ne pas l'effrayer, l'a fixé longuement dans les yeux et l'a pris dans ses bras. J'étais paralysé de dégoût et d'incompréhension. L'animal s'était engraisé à même sa famille et elle le traitait avec une infinie tendresse. Quand elle est passée près de moi pour quitter les lieux, je l'ai entendue qui répétait sans cesse *mes enfants sont en lui, mes enfants sont en lui*. Décontenancé, je l'ai regardée partir, sans avoir la force d'intervenir. Cette femme, hier encore forte et belle, était devenue folle de désespoir. Personne ne pouvait lui en vouloir.

Un mois plus tard, les secours de première ligne laissaient leur place à d'autres corps de métier. J'étais plus libre de mes allées et venues, et m'étais mis à la recherche de la femme qui m'avait tant bouleversé. Je voulais la revoir. M'assurer qu'elle allait mieux. Je me suis donc présenté chez elle par les sinueux chemins formés par les débris. Elle vivait seule dans un minuscule appartement délabré. Lorsque nos regards se sont croisés, je l'ai à peine reconnue. Plus rien ne restait de son port altier et de sa noblesse. Tout avait été
56 dévasté. Ses yeux étaient fiévreux, vides. Puis, d'une voix

éteinte, sans vraiment me reconnaître, elle m'a présenté ses trois chats, dont celui qui avait vampirisé les décombres. Ils tournoyaient tous autour d'elle, comme pour empêcher quiconque de s'en approcher. Elle les appelait affectueusement des noms de son mari et de ses deux enfants.

J'ai quitté l'endroit étouffant de chaleur et de poussière en frissonnant.

Avant de revenir au pays, je suis retourné la voir une dernière fois. Elle était dans sa chaise berçante, recouverte d'une couverture malgré la chaleur, face à une fenêtre aux carreaux fracassés. En m'approchant, j'ai constaté qu'elle était morte. Son corps était raide et froid. Quand j'ai enlevé la couverture pour la soulever, j'ai sursauté d'effroi. Ses jambes étaient rongées jusqu'à l'os. Autour de moi, tout s'est alors mis à tourner. La vision de cette chair bleuie et des os saillants m'ont fait vomir sur-le-champ. Quand je me suis ressaisi, trois chats dansaient sous mes yeux. Ils étaient bien gras et grognaient, crachaient vers moi. Encore vacillant, je suis parti appeler les secours.



Ma fille s'est assoupie, notre vieille chatte Sally à ses côtés. Mon pouls s'est accéléré au souvenir de ce triste épisode de ma carrière. Avant de quitter la chambre, je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil à l'animal blotti tout contre elle. Il a deviné mon désarroi, car il me fixe d'un air malicieux, comme pour me dire de ne pas m'inquiéter.

Que je peux partir en paix.

Que Sally s'occupe de tout.